

Les miroirs déformants des cultures linguistiques médiévales

Benoît Grévin



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/elh/1920>

DOI : 10.4000/elh.1920

ISSN : 2492-7457

Éditeur

CNRS Éditions

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2019

Pagination : 99-107

ISBN : 978-2-271-12967-3

ISSN : 1967-7499

Référence électronique

Benoît Grévin, « Les miroirs déformants des cultures linguistiques médiévales », *Écrire l'histoire* [En ligne], 19 | 2019, mis en ligne le 01 décembre 2019, consulté le 16 février 2021. URL : <http://journals.openedition.org/elh/1920> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/elh.1920>

Tous droits réservés

Les miroirs déformants des cultures linguistiques médiévales

La reconstitution des cultures linguistiques médiévales a longtemps été l'apanage des historiens de la littérature, des linguistes et des philologues. Il fallait, dans l'Europe romantique puis nationaliste, établir les canons littéraires des langues nationales, canons dont on cherchait l'origine dans les sources médiévales, parfois en les inventant (Ossian, manuscrits tchèques de Dvůr Králové et Zelená Hora), alors que commençait l'analyse scientifique de l'origine de ces langages via la linguistique comparée. Les liens alors étroits de la linguistique avec la philologie, l'abondance des sources latines, donnèrent par ailleurs un grand poids dans la constitution de ces sciences textuelles à une philologie rapidement érigée en science (Lachmann), quoique encore prisonnière de préjugés classicisants (jugements de valeur sur la latinité des textes ou sur les sources hybrides). L'historien dépendait donc vers 1950, dans son approche des cultures linguistiques médiévales, d'un ensemble de disciplines connexes, académiquement structurées : histoire littéraire des

langues nationales (ou liées aux canons médiévaux magnifiés par le romantisme, tel l'occitan) ; étude linguistique des langues dans leur dimension diachronique ; entreprises d'édition des sources latines et non latines de statut divers (histoire politique, littéraire, des idées...). Les analyses linguistiques développées dans ces cadres avaient le désavantage de rester surdéterminées par ces derniers. La réflexion sur la dimension internationale du français médiéval, présente dans l'histoire du français de Ferdinand Brunot¹, restait inscrite dans une vision téléologique qui en faisait la langue en devenir de la nation, destinée à rayonner sur l'Europe et le monde en vertu de son exceptionnalité.

Au début du ^{xx}e siècle, la situation s'est modifiée. L'autonomisation de la linguistique s'est accentuée par rapport à la philologie, laquelle a vu sa position remise en cause par la fin des paradigmes culturels classiques. Les révolutions de l'histoire textuelle liées au tournant linguistique ont par ailleurs contraint l'historien à placer la langue parmi ses objets

d'interrogation. Enfin, l'affaïssement du cadre de pensée nationaliste, puis sa réapparition dans une dialectique d'opposition national/transnational dans une Europe linguistiquement transformée (hégémonie de l'anglais, hybridations liées aux déplacements de population), favorisent l'émergence d'une réflexion sociolinguistique sur le plurilinguisme médiéval. Le conditionnement par les cadres sociaux, institutionnels et nationaux hérités du xx^e siècle ne doit toutefois pas être mésestimé. Non par hasard, l'historien francophone qui a produit l'œuvre récente la plus originale sur la place du français dans les sociétés médiévales, Serge Lusignan, est québécois², alors que les études les plus novatrices sur ce thème sont venues ces dernières décennies du Royaume-Uni³.

Loin d'avoir acquis un monopole sur l'étude des cultures linguistiques médiévales, l'historien reste en situation de complémentarité avec ses collègues littéraires : de grands mouvements de relecture de l'histoire linguistique du bas Moyen Âge, comme la re-contextualisation des français médiévaux dans une dimension euro-méditerranéenne, ont été opérés de manière interdisciplinaire. Dans une partie du champ des textualités médiévales, la complexité des méthodologies interdit d'autre part aux non-linguistes de dominer le débat. La question du latin tardif et de l'analyse sociolinguistique

des procédés de communication dans la *Romania* du premier millénaire a ainsi été marquée par des travaux d'essence plutôt linguistique⁴. Il ne faut toutefois pas exagérer la portée de ces cloisonnements. Quand le linguiste opère son enquête dans un cadre sociohistorique, il fait œuvre d'historien. Plus délicate est la question du rapport entre des approches littéraires impliquant une part d'herméneutique et une démarche plus strictement historique. La déconstruction des cadres d'étude nationaux ne s'accompagne en effet pas toujours d'une réflexivité critique opérant une distanciation avec les idéologies actuelles. Le versant des *postcolonial medieval studies* visant à retrouver la part d'arabité linguistique et littéraire des cultures européennes a pour origine un questionnement valide – on n'a pas fait la synthèse de l'impact des cultures linguistiques arabes en Europe médiévale, malgré la multiplication des travaux –, mais tombe dans le piège de l'idéologisation qu'il prétend combattre quand il magnifie systématiquement ces hybridations, dans une rétroprojection de schèmes de pensée actuels⁵. La part de l'historien des cultures linguistiques est donc peut-être dans ce contexte mouvant, marqué par le progrès, mais aussi par la persistance de blocages et par l'apparition de tendances interprétatives à risque, d'indiquer quelles directions prendre pour résorber une partie des effets de « miroir déformant » induits.

Persistance des téléologies et minoration du rôle du latin

La persistance de l'approche téléologique dans l'analyse des cultures linguistiques médiévales est sans doute l'habitus le plus difficile à déraciner. Elle s'explique par une multiplicité de facteurs naturalisés en histoire comme en histoire littéraire. La magnification du canon littéraire conditionne la surexploitation des sources attestant l'apparition puis la floraison des textes en langue moderne, mais le phénomène est loin d'être limité aux historiens de la littérature. Le développement d'une textualité pragmatique en langue moderne, marqueur précieux des mutations sociales, conduit l'historien à l'étudier dans des contextes aussi différents que la Suède⁶ ou la Toscane des XIII^e-XV^e siècles⁷, et une analyse de ce type reste sans doute nécessaire pour toute l'Europe médiévale (même si l'utilisation des langues vernaculaires comme vecteurs d'écriture pragmatique restait parcellaire en 1500). Elle recèle néanmoins deux types de danger.

D'une part, elle demeure axée sur l'émergence de systèmes linguistiques qui bénéficièrent d'une continuité moderne, la discontinuité déformant souvent la description des pratiques linguistiques. L'histoire de l'occitan pragmatique tardo-médiéval (1300-1500) est ainsi négligée, car placée hors du canon littéraire des troubadours, pour l'essentiel clos au début du XIV^e siècle, et en deçà d'une francisation qui apparaît comme l'horizon téléologique de ces usages pragmatiques. Les sources politico-administratives abondent pourtant alors dans l'aire occitane, souvent dans

des jeux d'alternance textuelle occitan/latin/français, mais elles sont perçues comme des écritures en sursis⁸.

Cette approche téléologique a d'autre part pour corollaire une minoration de la place des pratiques d'écriture et de communication latines dans les sociétés du bas Moyen Âge, car elles n'entrent pas dans le cadre des canons littéraires nationaux (l'Italie faisant exception, grâce au prestige de l'humanisme) et gênent les descriptions linéaires. Serge Lusignan a ainsi montré comment l'historiographie avait ignoré les discontinuités de l'ascension du français à la chancellerie royale française, en étudiant la rétrolatinisation imposée par Jean II le Bon en 1351⁹, variante administrative de la montée en puissance du latin humaniste face au vernaculaire dans l'Italie du XV^e siècle, avec la crise du toscan. En Angleterre, le débat sur le trilinguisme latin-français-anglais se concentre sur la dialectique français/moyen anglais, alors que le latin reste l'une des langues du roi, à dimension impériale. Et les deux vagues d'expansion stylistique majeures du bas Moyen Âge, celle, fameuse, de l'humanisme, celle, sous-étudiée, de l'*ars dictaminis* (art de la rédaction ornée des lettres et textes solennels, fleurissant du XI^e au XIV^e siècle), se firent en latin, imposant leurs cadres conceptuels et stylistiques à l'époque même de la littérisation progressive des langues modernes.

De telles discontinuités et de tels croisements suggèrent d'envisager la transition du latin vers les langues modernes non pas comme une bascule simple (qui

se situerait d'ailleurs vers 1650, quand la production de livres en langues modernes dépasse celle des livres en latin !), mais comme un ensemble d'interactions cycliques complexes, qui a laissé des traces omniprésentes quoique peu analysées dans le paysage documentaire. En témoignent les innombrables régimes de bilinguisme textuel du xv^e siècle, incluant non seulement la confection de modèles d'écriture bilingues (formulaire royal d'Odart Morchesne¹⁰), mais aussi l'épanouissement de langages hybrides qui attendent encore leur description scientifique. Le « sicilien » de chancellerie utilisé à Palerme vers 1450 (comme maint homologue péninsulaire) est ainsi un langage mixte, sicilien-latin, où les deux registres alternent dans une sorte de *code-switching* à l'intérieur de chaque document¹¹. De telles alternances codiques, qui ont leurs reflets littéraires (textes moyen allemand-latin, poèmes latin-roman), ne sont guère prises en compte au niveau pragmatique parce qu'elles n'entrent pas dans les schèmes liés à la magnification du passé médiéval des langues modernes.

La quasi-absence de conceptualisation grammaticale des langues vernaculaires jusqu'au xv^e siècle (les exceptions irlandaise, islandaise, occitane, étant soulignées au détriment du reste¹²),

l'obsession des clercs pour s'appropriier le latin, voire le grec classique, l'hébreu biblique, l'araméen biblique et l'arabe classique, indiquent par ailleurs la pesanteur de schèmes conceptuels qui interfèrent avec l'ascension vers une supposée « modernité » linguistique. Les langues référentielles héritées de l'Antiquité et liées aux corpus religieux et scientifiques sont autant de matrices qui continuent à peser de leur prestige sociolinguistique bien après les premières vagues de scripturalisation des langues modernes. À la fin de la période, les prouesses les plus admirées sont peut-être ainsi la création de volumes regroupant ces langues sacralisées, comme le psautier quintilingue du Génois Agostino Giustiniani¹³. Aussi, sans plaider pour un usage indifférencié du concept de diglossie (dangereux par son binarisme, mais qui permet de modéliser le prestige social de ces langues non parlées), est-il légitime d'insister sur la nécessité de penser l'histoire linguistique du Moyen Âge en fonction d'un bilinguisme de longue durée (latin/langue moderne) recouvrant un plurilinguisme (langues référentielles/langues modernes), et de travailler contre la tendance à faire du xiii^e siècle un « partage des eaux » entre une Europe à dominante latine et une Europe vernaculaire.

Langues transnationales et champs nationaux

Les défauts des lectures « nationales » des cultures linguistiques ont été mieux perçus, en partie parce que les réactions en chaîne ayant présidé à la littérisation des langues courtoises sont plus apparentes (influence des langues d'oïl

et d'oc sur la littérisation du toscan ou du catalan, accélération commune de la scripturalisation des langues vernaculaires britanniques et germaniques au ix^e siècle¹⁴, influence du tchègue sur la formation du polonais « littéraire »...).

La tendance actuelle à considérer le français comme une langue médiévale transnationale liée à l'espace Plantagenêt, aux réseaux normands, aux croisades, va dans ce sens de déconstruction d'une vision nationale, aidée par des facteurs contemporains (rétroprojection du concept de francophonie, déconstruction de l'historiographie nationaliste anglaise) comme par son poids spécifique de langue courtoise internationale aux XI^e-XIV^e siècles. Un travail analogue a été fait pour l'occitan et pour le bas allemand (espace baltique), la perception de ce dernier comme grande langue de communication interétatique médiévale étant freinée par sa marginalisation ultérieure.

Les cadres d'étude nationaux conditionnent pourtant encore l'étude des cultures linguistiques médiévales, au-delà de la question des langues « nationales ». Les dictionnaires de latin ou les études sur la production latine des espaces « nationaux » côtoient ainsi les présentations du développement des cultures linguistiques tendant au cloisonnement. L'étude des emprunts lexicaux du hongrois aux diverses langues l'ayant influencé dans le bassin des Carpates (latin, langues slaves, couman, vieil et moyen allemand¹⁵...) permet certes d'analyser les transformations de la société hongroise dans la longue durée des interactions sociolinguistiques (prestige référentiel du latin, antériorité des modèles ecclésiaux slaves, féodaux et urbains allemands, interaction avec les cultures steppiques), mais elle n'aboutit guère à une vision synchronique du fonctionnement du multilinguisme dans le royaume de Hongrie médiéval (il est vrai entravée par la rareté des sources non latines). Inversement, la possibilité

de faire éclater les cadres nationaux pour penser *comme* les médiévaux la proximité de pratiques linguistiques aujourd'hui différenciées n'est guère exploitée. L'utilisation dans la Bohême des derniers Přemyslides et des Luxembourg du terme de *lingua slavica* pour parler du tchèque¹⁶, mais aussi d'autres langues slaves (polonais, croate), indique une perception indifférenciée à valeur affective, conceptuelle, voire idéologique, dont les potentialités sont minorées en fonction d'une vision téléologique de la différenciation « nationale » des langues. La tension sociolinguistique pouvant par ailleurs se révéler, dans les sociétés tardo-médiévales, au niveau « macronational » (opposition des tchécophones et des germanophones dans la question du hussitisme) comme au niveau régional des *nationes* locales (tensions entre picardophones et francophones d'Île-de-France¹⁷), il faut reconstruire les chevauchements des cultures linguistiques en fonction de jeux d'interactions à plusieurs étages pour restituer non seulement la complexité des plurilinguismes dans un espace donné (Angleterre, Bohême...), mais aussi l'interaction des langues à différents échelons socio-institutionnels. Si les grandes cours (Sicile, Castille, France, Bohême...) ont pu être étudiées dans cette optique, d'autres pistes peuvent être explorées. La production textuelle d'individus-témoins se prête ainsi à une analyse microhistorique. On pense à Dante Alighieri, plus que jamais étudié¹⁸, mais aussi à Oswald von Wolkenstein, poète tyrolien du XV^e siècle, gloire du canon littéraire allemand qui forme un cas limite d'écrivain polyglotte ayant produit des poèmes multilingues allemand-latin-slovène-italien-ladin-hongrois-français¹⁹.

Dans son cas, une riche documentation archivistique permet de faire la bascule entre la contextualisation de l'individu et

l'analyse littéraro-linguistique d'une production parfois si déroutante qu'elle multiplie les possibilités d'interprétation²⁰.

La séparation entre le littéraire et le non-littéraire

Avec Oswald von Wolkenstein est abordé un terrain dont la difficulté d'analyse soulignerait les limites de l'historien devant des productions semblant échapper à une logique strictement sociolinguistique. Mais est-ce vraiment le cas ? Le plus grand enjeu auquel est confronté l'historien étudiant les cultures linguistiques médiévales reste en effet sans doute le dépassement de l'opposition littéraire/non littéraire dans le traitement de ses sources. Un noyau à dominante littéraire (littérature de divertissement, sans utilité pragmatique patente) existe, qui ne correspond pas plus à la catégorie contemporaine de « littéraire » qu'au concept médiéval de *litterae* (lié à la maîtrise de la *grammatica* et des savoirs associés). L'existence de sources peu ou non littérisées (écrits comptables, correspondances marchandes, par exemple, encore que des recueils à dimension à la fois mercantile et littéraire relativisent ces barrières) est également claire. Mais entre ces deux pôles de la production textuelle existe un immense ensemble latin et vernaculaire qui possède de par ses modes de structuration rhétorique et ses techniques d'agencement une dimension littéraire, tout en la dépassant. C'est le cas de la grande majorité des sources liées à la diffusion et à la réitération du message religieux, tant à travers la prédication qu'à travers les procédures de production du savoir (théologie, histoire

sainte), mais aussi d'innombrables écrits politico-administratifs.

Il est impossible de comprendre le fonctionnement linguistique des sociétés médiévales sans examiner ces processus de littérisation des textes régulant les usages sociaux. Arthur Giry a ainsi jadis édité un péage de Saint-Omer réglementant les droits d'entrée des produits vendus dans la cité. D'abord écrit en latin, il fut récrit dans un français picard parfois contaminé de flamand, qualifié par lui d'« assonancé ». L'historien positiviste n'avait pas osé appeler le texte un poème, à cause de sa fonction politico-administrative²¹. Ces exemples de « poétisation » du politico-administratif peuvent être multipliés à l'infini si l'on tient compte du fait que la plupart des textes écrits sous l'influence de l'*ars dictaminis* évoquée plus haut, au premier chef les lettres et actes des papes, des empereurs et des rois des XIII^e et XIV^e siècles, le sont dans un latin rythmé et métaphorisé dont les techniques rédactionnelles font un langage semi-formulaire artificialisé, doté de propriétés analysables en fonction de catégories littéraires (procédés de substitution rythmique analogues à ceux de la poésie formulaire, par exemple²²). L'extension de tels procédés d'écriture a été dissimulée par la disparition de ces styles à l'époque moderne, et par notre tendance à penser l'écriture politico-administrative en fonction de catégories

modernes. Au-delà des actes et des lettres, elle implique l'existence d'un *continuum* entre des sources typologiquement aussi diverses que les décrétales papales, le traité sur l'amour des livres (*Philobiblon*) de Richard de Bury, des dizaines d'annales, la *Historia destructionis Troiae*²³... Aux limites de la stylistique et de la linguistique, ce « latin du *dictamen* » a été en Europe la matrice d'innombrables procédés d'écriture administrative en langues modernes ou en langages mixtes. Et pour comprendre comment le latin conditionna l'invention

des langages « officiels » modernes, il faut étudier ces techniques d'écriture, elles-mêmes conditionnées par des procédés de mémorisation rhétoriques, bibliques et poétiques. Le latin du *dictamen* n'est d'ailleurs qu'un exemple d'un phénomène général. Le latin de la prédication (*ars praedicandi*) fut lui aussi un langage « littérisant » codifié à l'extrême, sous-étudié eu égard à la documentation conservée, qui a durablement influencé le développement d'une autre grande dimension, plurilingue, de la communication linguistique.

Conclusion

La structuration de notre idée du littéraire et du non-littéraire ou des champs de recherche académique, la raréfaction des études médiolatines, tout cela risque de pérenniser ces déformations dans nos perceptions des cultures linguistiques médiévales. La circulation des textes, les progrès des traitements informatiques, jouent en sens contraire. Le facteur de correction majeur reste la « dénaturalisation » des catégories importées du contemporain. Qu'il s'agisse de lutter contre une vision trop téléologique, nationale ou dichotomique des cultures linguistiques médiévales, l'historien du

xxi^e siècle doit s'efforcer d'inventer une approche sociolinguistique et anthropologique du langage médiéval en pénétrant ses logiques. Des catégories telles que le « transnational » et l'« hybridation » sont valables pour s'attaquer aux schémas anciens, à condition de les objectiver, et de les équilibrer par un effort d'intégration de catégories linguistiques médiévales (*grammatica, litterae, dictamen, lingua, roman...*), et par une étude multiscalaire (individu, groupe social, espace curial, urbain, régional, protonational, transnational...) de ces cultures linguistiques et de leurs évolutions.

Notes

- 1 Ferdinand BRUNOT, *Histoire de la langue française des origines à 1900*, t. I, *De l'époque latine à la Renaissance*, 4^e éd. revue et augmentée, A. Colin, 1933.
- 2 Serge LUSIGNAN, *La Langue des rois au Moyen Âge. Le français en France et en Angleterre*, PUF, 2004 ; ID., *Essai d'histoire sociolinguistique. Le français picard au Moyen Âge*, Classiques Garnier, 2012.

- 3 Voir par exemple David A. TROTTER (dir.), *Multilingualism in Later Medieval Britain*, Cambridge, D. S. Brewer, 2000.
- 4 Parmi les travaux de spécialistes tels que Marc Van Uytvanghe et Michel Banniard, voir en particulier Michel BANNIARD, *Viva voce. Communication écrite et communication orale*

- du IV^e au IX^e siècle en Occident latin, Institut des études augustiniennes, 1992, qui est un modèle d'histoire de la communication linguistique.
- 5 Voir par exemple Sharon KINOSHITA, *Medieval Boundaries. Rethinking Difference in Old French Literature*, Philadelphie, University of Pennsylvania Press, 2006.
 - 6 Inger LARSSON, *Pragmatic Literacy and the Medieval Use of the Vernacular. The Swedish Example*, Turnhout, Brepols, 2009.
 - 7 C'est le sujet du projet ERC BIFLOW (« Bilingualism in Florentine and Tuscan Works (ca. 1260-ca. 1416) »), dirigé par Antonio Montefusco, qui débouchera bientôt sur un cycle de publications.
 - 8 Pour une source politique prestigieuse mêlant latin, occitan et français durant la période, voir Gérard GOUIRAN, Michel HÉBERT (dir.), *Le Livre Potentia des États de Provence (1391-1523)*, CTHS, 1997.
 - 9 Serge LUSIGNAN, *La Langue des rois...*, op. cit., p. 95-153.
 - 10 Olivier GUYOTJEANNIN, Serge LUSIGNAN (dir.), *Le Formulaire d'Odart Morchesne dans la version du ms. BnF fr. 5024*, École des chartes, 2005.
 - 11 Benoît GRÉVIN, « L'alternance latin-sicilien dans les actes siciliens du xv^e siècle. Propositions d'analyse », dans Benoît GRÉVIN, Aude MAIREY (dir.), *Le Moyen Âge dans le texte. Cinq ans d'histoire textuelle au Laboratoire de médiévistique occidentale de Paris*, Publications de la Sorbonne, 2016, p. 93-109.
 - 12 Sur le rythme de grammatisation des langues médiévales (hors langues référentielles), voir Anders AHLQVIST, « Les premières grammaires des vernaculaires européens », dans Sylvain AUROUX (dir.), *Histoire des idées linguistiques*, Liège, P. Mardaga, t. 2, *Le Développement de la grammaire occidentale*, 1992, p. 107-114 (traitant en fait surtout des grammaires insulaires hautes-médiévales); et Sylvain AUROUX, « Introduction. Le processus de grammatisation et ses enjeux », *ibid.*, p. 11-64, en particulier p. 14-24.
 - 13 Agostino GIUSTINIANI, *Psalterium hebraeum, graecum, arabicum et chaldeum, cum tribus latinis interpretationibus et glossis*, Gênes, Pietro Paolo Porro, 1516.
 - 14 Sur les rythmes de « littérisation »/textualisation des langues modernes en Europe occidentale, voir par exemple Michèle GOYENS, Werner VERBEKE (dir.), *The Dawn of the Written Vernacular in Western Europe*, Louvain, Leuven University Press, 2003. Sur le tournant insulaire (îles Britanniques) et continental (espace germanique, comparaison avec l'Est européen) du IX^e siècle, voir Alban GAUTIER, Helen GITTO (dir.), *Vernacular Languages in the Long Ninth Century*, en cours de publication.
 - 15 Gábor ZAICZ (dir.), *Etimológiai szótár. Magyar szavak és toldalékok eredete*, Budapest, Tinta, 2006.
 - 16 Voir par exemple dans *Die goldene Bulle Kaiser Karls IV vom Jahre 1356*, édit. Wolfgang D. Fritz, Weimar, Böhlau, 1972, p. 90, les dispositions pour que les futurs princes-électeurs soient instruits en latin, en italien et en « slave » en plus de leur allemand natif ; ou, pour le XIII^e siècle, Alekseï PETROV, *Henrici Italici libri formarum e tabulario Otacari II Bohemorum regis quatenus rerum fontibus aperiendis possint inseruire*, Saint-Pétersbourg, Typographie du ministère de l'Enseignement public, 1906, 2 vol., vol. 1, p. 84-85, n. 97, magnification de la consonance du polonais et du tchèque, décennie 1270 (« ipsa enim in lingue consonancia nobis convenit »).
 - 17 Sur ces tensions linguistiques, notamment à travers le fameux témoignage de Conon de Béthune, voir Serge LUSIGNAN, *Essai d'histoire sociolinguistique*, op. cit., p. 84 suiv.
 - 18 On pense en particulier à la nouvelle édition intégrale commentée des œuvres de Dante, en cours, qui représente un saut qualitatif remarquable pour certaines parties de sa production traditionnellement moins explorées, comme les lettres. Voir en particulier *Nuova edizione commentata delle opere di Dante*, vol. V, *Epistole. Egloge. Questio de aqua et terra*, édit. Marco Baglio, Luca Azzetta, Marco Petoletti et Michele Rinaldi, Rome, Salerno, 2016.
 - 19 *Die Lieder Oswalds von Wolkenstein*, édit. Karl Kurt Klein, 4^e éd. revue par Burghart Wachinger, Berlin/New York, De Gruyter, 2015, en particulier n^o 69, p. 181-185 : « Do frayg amors », et n^o 119, p. 303-305 : « Bog de primi, was dustu da ».
 - 20 Voir Anton SCHWOB (dir.), *Die Lebenszeugnisse Oswalds von Wolkenstein. Edition und Kommentar*, Vienne, Böhlau, 1999-2013, 5 vol.

- 21 Arthur GIRY, *Histoire de la ville de Saint-Omer et de ses institutions jusqu'au XIV^e siècle*, Paris, F. Vieweg, 1877, n^{os} 93 (texte latin) et 94 (« traduction française, en partie assonancée », 1328) p. 474-486.
- 22 Voir à ce sujet Benoît GRÉVIN, « De l'ornementation à l'automatisme. Cursus rythmique et écriture semi-formulaire (XI^e-XIV^e s.) », dans Marie FORMARIER, Jean-Claude SCHMITT (dir.), *Rythmes et Croyances au Moyen Âge*, Ausonius, 2014, p. 81-102.
- 23 Sur le périmètre de production de textes conditionnés par *l'ars dictaminis*, voir Benoît GRÉVIN, « Les frontières du *dictamen*. Structuration et dynamiques d'un espace textuel médiéval (XIII^e-XV^e s.) », *Interfaces. A Journal of Medieval European Literatures*, n^o 1, 2015, p. 142-169, DOI : 10.13130/interfaces-491.